

Pierre Leyris

## Mots dégelés, paroles

présenté par Pierre Pachet et Bérengère Cournut

Pierre Leyris, qui s'est éteint au début de janvier 2001, a consacré sa longue vie (il était né en 1907) à traduire, surtout de l'anglais, et surtout de la poésie. Traduire, dans son cas, cela voulait dire lire, choisir, et tenter le passage. En passant en revue la somme considérable de ce qu'il a fait connaître aux lecteurs français, on est frappé de la place déterminante qu'y occupent les poètes, surtout ceux que son goût lui a fait découvrir, car il ne traduisait que ce qu'il aimait. Je pense à T. S. Eliot, à Gerard Manley Hopkins (il fallait de l'audace pour proposer des versions des magnifiques et difficiles poèmes des *Reliquiae* ou du *Naufrage du Deutschland*), à Melville poète, car il considérait Herman Melville, dont il a fait connaître et aimer les romans et les récits en France, avant tout comme un poète : pas seulement à cause de ses poèmes proprement dits, ni à cause de la ballade qui est comme le noyau originel du récit de *Billy Budd*, le premier texte qu'il ait traduit, mais parce qu'il sentait l'ambition poétique à l'œuvre aussi derrière les grands romans de l'écrivain américain. Je pense bien sûr aussi à Shakespeare, dont il a dirigé la traduction des *Œuvres complètes* au Club français du Livre dans les années 60, encourageant des écrivains et des poètes comme Jean Grosjean, Pierre Jean Jouve, Bernard Noël, André du Bouchet et surtout Yves Bonnefoy à se lancer avec lui dans l'aventure. À Blake, dont il a traduit les principaux poèmes (quatre volumes chez Aubier-Flammarion, deux autres plus récemment chez Corti). À des poètes américains souvent inconnus ici avant lui, depuis Wallace Stevens ou Emily Dickinson (dans la revue *Mesures*, dans les années 30), jusqu'aux poètes rassemblés dans son *Esquisse d'une anthologie de la poésie américaine du XIX<sup>e</sup> siècle* (Gallimard, 1995). Mais il a traduit aussi des poètes d'autres langues : Cavafy du grec moderne, le *Philoctète* de Sophocle, du grec ancien (cette traduction parut d'abord dans *Po&sie* en 1981 ; il avait aussi donné à *Po&sie* quelques *Sonnets* de Michel-Ange, une pré-publication de *Poèmes marins* de Melville, et deux *Sonnets* de Milton dont l'un, qui lui tenait à cœur parce qu'il lui évoquait la disparition de sa propre épouse, sera reproduit ci-après).

Mais bien sûr Pierre Leyris traduisait aussi et fit connaître nombre de textes de prose : outre Melville, on peut citer pêle-mêle Thomas de Quincey (il avait repris et prolongé le travail de Marcel Schwob et publié *Les Confessions d'un opiomane anglais* et *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*), quatre volumes de Dickens en Pléiade, Hawthorne, D. H. Lawrence ou Stevenson ; ainsi que des recueils de contes (contes irlandais, contes celtiques, « contes inquiétants et sardoniques », contes de George McDonald), des œuvres des écrivains de la Renaissance irlandaise (l'autobiographie de W. B. Yeats, ainsi que ses *Trois Nôis irlandais* et *La Rose secrète*), *Les îles Aran* de John M. Synge, et des textes de Lady Gregory. Je ne mentionne pas tout, et l'on peut déjà se reporter à l'article complet et pénétrant de Philippe Jaworski sur « Pierre Leyris traducteur » paru dans *La Quinzaine Littéraire* n° 801, 1-15 février 2001.

La dernière année de sa vie, Pierre Leyris, saisi de la passion de se souvenir, de raconter, de livrer et de délivrer ses pensées dans le désordre vivant où il les sentait s'agiter et se succéder en lui, se mit à écrire une sorte de journal où alternent portraits, réflexions sur la religion ou sur la morale quotidienne, sur l'art de traduire, rêves et intuitions surprenantes, soudaines ou longuement méditées. Grâce à l'aide de Bérengère Cournut, jeune étudiante devenue sa secrétaire et son amie, qui notait ou transcrivait ces notations, les mettait au propre, les lui relisait et notait ses corrections, Pierre Leyris est parvenu à composer un véritable ouvrage, « Pour mémoire », dont il a voulu expressément destiner une partie aux lecteurs de *Po&sie*. Pour la présenter, Bérengère Cournut a elle-même noté certaines de ses premières réflexions, de ses souvenirs sur l'amitié inattendue née entre le vieil homme et la jeune fille, amitié faite pour une part de la curiosité que chacun d'eux éprouvait pour l'âge de l'autre.

P. Pachet

#### MÉMOIRES DE MÉMOIRES

Le jour où j'ai rencontré Pierre, il y avait un beau soleil d'hiver sur Meudon. Je m'en souviens puisque j'ai attendu l'heure dite, midi, sur un banc de la place qui est juste à côté de sa maison. La même place qu'ensuite je devais apercevoir du coin de l'œil durant les après-midis de travail, depuis le petit salon. De l'autre côté, ce serait le jardin en contrebas. Et entre les deux, la rencontre de deux univers qui devaient apprendre à se rejoindre, s'appriivoiser, au fil des semaines. Pendant un an, je suis passée sous les portes cochères de tous les petits hôtels particuliers du 6<sup>e</sup>, du 5<sup>e</sup>, du 4<sup>e</sup>... J'assistais depuis les coulisses aux représentations du temps passé. Un tableau de Michaux me surveillait par-dessus l'épaule. Ma première expérience de l'amitié naissait dans l'attente de sa fin. Une relation à la vie à la mort, non sur le mode de la tristesse et de l'apitoiement, mais du projet à court terme, comme un petit voyage. Et lors de ces préparatifs, Pierre choisissait, parmi ses possessions intimes, celles qu'il nous laisserait et celles qu'il emporterait.

La vie s'était concentrée dans les mains de ce vieil homme, solidement cramponnées à la vie comme à sa canne. Dans les moments de présent, par opposition aux calmes et néanmoins vivantes évocations du passé, il avait des gestes saccadés, drôles par leur brutalité, dus autant à la vieillesse qu'à son impatience. Il avait de grands éclats, soit de rire (il suffisait d'évoquer une scène de Molière ou de Charlot) soit de rage, mais ceux-ci trahissaient plutôt une faiblesse qui se hissait soudain jusqu'à la colère. Et la faiblesse de Pierre n'était pas que sénile, c'était une faiblesse délicate, revendiquée à certains égards.

Je l'ai souvent regardé me parler, me raconter. Et quand nous ne parlions pas, je faisais attention à ne pas faire de bruit pour ne pas le déranger, ne pas attirer son attention sur des choses insignifiantes. Jamais je n'avais trouvé les bruits si inopportuns. Par moments, il ouvrait les yeux dans un grand effort du visage, comme pour voir briève-

ment le monde qui l'entourait, et il les refermait d'un air amusé. À moins qu'il ne s'amusât de lui-même. Quand il chaussait ses lunettes et qu'il se penchait laborieusement sur son écriture, il se décourageait parfois, trouvant vain un tel fouillis. Mais le journal grossissait chaque semaine, enrichi de souvenirs, de considérations sur le jardin et sur Dieu. Sa fraîcheur conservée lui permettait de goûter encore des vers de Villon ou de Charles d'Orléans qu'il comprenait pour la première fois. Non pas qu'il les ait mal lus avant, il entrevoyait plutôt les choses autrement à l'hiver de sa vie. Il naissait lui-même à certains textes, avec toute la sensibilité que peut susciter une approche consciente de la mort.

Modestement, je me sens pour quelques jours dépositaire de sa vie et de l'esprit qu'il a bien voulu nous laisser. J'ai à faire une vie avec le souvenir tenace de la sienne, car ses souvenirs sont presque devenus les miens, tant il avait l'art de vous immiscer au cœur des choses. Grâce à Pierre, je suis âgée de 114 ans.

Béregère Courmut

## Mots dégelés, paroles

On percevait un filet de mots, d'images, d'idées peut-être, un fil des souvenirs de la mémoire tricheuse. Je dirais « J'étais là, telle chose m'advint. » Non qu'en ce journal éclaté qui n'en est plus un, il s'agisse de moi, je ne suis qu'un témoin de ce qui fut, de ce qui reste à cause de moi qui suis encore là pour le dire, qui risque de ne plus l'être quand tu les liras, hypocrite lecteur, mon si dissemblable prochain d'une autre galaxie, mon frère ennemi.

\*

Il y avait beaucoup d'insectes en Italie. La fièvre des marais alanguissait les jeunes Anglaises et l'on jetait des pantoufles au plafond, toujours plus hauts que chez nous, pour écraser les moustiques.

J'ai donné ma place à une paysanne d'au moins cent ans qui m'a appelé *Comandatore* alors que j'étais encore dans mon printemps.

« C'était trop cher la nuit dernière, il faut trouver meilleur marché cette fois.

– On loue des chambres au 3<sup>e</sup> », me dit un passant.

Pas d'eau courante. Je vais vider la cuvette dans celle des cabinets et je les casse toutes les deux. Hurlements indicibles de la patronne, cris de guerre de Papous et ululements funèbres, qui ne se calmeront qu'une fois Ancône arpentée longuement et les cuvettes rendues. J'achète à Betty, malgré les cuvettes, une petite croix de cristal qu'elle porte avec un ruban noir.

Le lendemain, la Dalmatie, où Mussolini avait une tête de pont éphémère. Pas d'homme dans l'île de Z., tous en Amérique à cause de la pauvreté. Les femmes, puissantes Cariatides, pêchaient et pavaient les chemins. On se raziait alors des barques oubliées dans une anse, du bétail.

Les églises vénitienes sur la côte.

\*

La nuit, j'ai l'impression que la chambre a changé. Des femmes aux visages bruns qui ont dû être plantureuses se penchent sur mon lit pour m'offrir sans insister des étoffes, des parfums, des bijoux.

\*

Je retrouve – pour combien de minutes ? – l'espoir et la force de lutter, de dicter et de réentendre intelligemment. J'en rends grâce à Dieu.

S'habituer à être tout nu moralement devant tout le monde est difficile. On croit d'abord y échapper un tant soit peu, mais non. C'est le dépouillement. Mais voilà une autre voix. Celle que je m'étais proposé d'avoir hier soir était tout autre. Je suis un vieux débris de navire échoué dans la vase.

\*

« Laisse tes biens et suis-moi. » Bien que Jésus l'aimât, il ne le suivit pas. Que le mérite et le démerite de vos actes vous suivent, je suis certes enclin à le croire. Mais où ? Dans un au-delà spirituel ou dans une autre incarnation ici-bas ? Peut-être n'avons-nous pas à nous en soucier. Un grand amour m'attend, dit St Jean de la Croix.

Laissez-vous porter, disait cette jeune fille presque en extase en mai 68 dans la cour de la Sorbonne, entraînée en même temps que moi dans un escalier. Sous les pavés, la plage.

Laissez-moi gueuler quand j'ai mal, et d'autre part, ne me demandez pas d'écrire des prolégomènes à quelque système que ce soit, laissez-moi chercher maladroitement ma voix de fausset de presque-poète chantant dans une cour.

\*

Bientôt la crèche, le bœuf et l'âne soufflant sur la mangeoire.  
Carte de Noël disponible à Meudon : une petite fille sur un pot de chambre.

\*

Retrouver la lettre de Mallarmé écrite à Tournon.

Une eau courante, un ruisseau, beaucoup plus qu'un journal, charriant plus de nénuphars que de rats crevés j'espère.

Ils jouèrent une charmante charade à partir de nez-nu-phare ou fard. « Voici un des plus grands nez de chez Lancôme. Accepteriez-vous d'être nue ? Je vous le dis sans fard... » avec des costumes trouvés dans un grenier dans une atmosphère à la *Sylvie*.

\*

*Deus absconditus*. Dieu se cacha si bien qu'on l'oublia dans sa cachette. Et lui-même, à force d'être oublié, s'oublia.

« Un autel, dressons un autel aux dieux oubliés », dit quelqu'un dans la rue. On se retourna. C'était un homme entre deux âges, habillé comme vous et moi, inoffensif.

\*

Il eut l'idée d'au moins savoir de quel bois étaient faits ses meubles et certains de ses objets. N'imaginant rien plus outre. Savoir est une bonne part de connaître et... enfin cette idée d'une forêt qui ne pouvait être qu'en esprit lui plut.

\*

Pendant des semaines, j'ai été littéralement en proie à la télépathie. Des témoins en ont été surpris. Je parlais de quelqu'un, le téléphone sonnait. Or, depuis quelques temps, ces phénomènes ont complètement cessé. C'est comme si la télépathie n'existait pas. Je ne vois rien qui ait pu m'influencer à ce propos.

\*

Retournons la lorgnette. Le « Qu'en dira-t-on » et le « Qu'en dirai-je » ne sont après tout que des formes péjoratives du Tribunal de la Conscience. Sans elles, nous sommes des bêtes roulées dans la fange.

*Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.*

On tremble avec un t, on frémit avec un f.

\*

Recette de cuisine d'un autre âge : « Prenez un bœuf. »

\*

Le familier en traduction.

Faut-il traduire « Patience is all » par « La patience, il n'y a que ça. » ?  
Tout dépend de la fonction exercée, donc de l'auditoire.

\*

Les corps mal proportionnés des athlètes blessés à la thalassothérapie proche de Douarnenez. Seule une petite Noire qui sortait de l'adolescence était un hymne à la beauté.

\*

L'humour.

Une montagne de choses souvent contradictoires que je n'ai pas le courage d'aborder. Je note seulement comme spécimen d'humour pur le sermon improvisé de Chaplin forçat évadé, mimant David et Goliath. Et dans *Le Médecin malgré lui* : « Aristote dit que vous vous couvriez.

– Où Aristote dit-il cela ?

– Dans son chapitre des chapeaux. »

Aussi est-ce Gargantua qui assis sur la tour de Notre-Dame noie je ne sais plus combien de Parisiens, sans compter les femmes et les petits enfants.

Plié en deux dans la position fœtale du fou rire. Son fou rire intempestif devint chronique. Transféré d'asile en asile au long des ans, il est immatriculé maintenant sous le numéro 3557 au Grand Dépôt des Échoués, près du Rebut des sans recours.

\*

Le médecin, l'infirmier doivent aider le patient, même impatient, à desserrer ses doigts convulsivement agrippés à l'épave flottante qu'ils prennent pour de la vie. Ainsi chantait le coq d'Esculape aux petites heures du matin.

\*

La nymphe Écho si tendre sous la dure écorce. Elle fut punie par où elle a péché. Ayant par son bavardage voulu suspendre la vigilance d'Héra, elle n'a plus le droit de prendre la parole. Elle ne peut que répéter la plainte d'autrui.

\*

Pendant longtemps, j'ai cru que l'Hyver de Charles d'Orléans nous enveloppait de son manteau. Je comprends tout à coup l'inverse : l'Hyver s'est défait de son manteau de vent, de froidure et de pluie, et tous les animaux chantent le printemps.

\*

Il protesta qu'il voyait des gazelles dans la lune et les hélait : quoi qu'elles fissent, elles s'arrêtaient net. On fit une course gazelle/son : la gazelle gagna. On fit une course gazelle/lumière : la gazelle perdit. On créa l'année-gazelle pour les petites distances dans une même galaxie. Bien qu'il habitât sur le même palier que lui, il était à cent années-gazelle de son prochain.

\*

Jean de Bosschère. Complètement oublié aujourd'hui je crois, combien à tort.

*Les femmes le lavent comme une planche de buis  
Il est raide, il n'est qu'os et cuir  
Un linge couvre ses cuisses et son ventre  
Ainsi l'homme est mieux éteint  
Reste un Christ jaune qu'elles lavent.*

Il m'avait rencontré une fois dans le petit bureau de Paulhan où je revois aussi tout à coup Fargue, Gide... Depuis lors, m'avait comblé de dons. Habitait Tours ou une autre ville de la Loire, était trop pauvre pour venir souvent à Paris. Vieil homme sec au regard de faucon. Presque d'aigle. J'aurais dû aller le voir à Tours, lui dire « Vos poèmes m'appellent à vous. » Mais ce n'était pas si simple : il eût fallu justifier mon voyage aux yeux de Betty, qui eût agréé sans enthousiasme.

\*

Le seul Dieu auquel je puisse croire aujourd'hui est celui que j'invente. Dès lors que j'ai été saisi si peu que ce soit par le Christ, je resterai ce faisant en terrain chrétien. Je me heurte au dogme et je le creuse tout ensemble. Je crois qu'il faut souffrir pour aborder le Christ mais je ne suis nullement doloriste.

\*

Les Chrétiens mangent du sang de cochon.  
C'est vrai, mais ils ne font pas que ça, ça ne suffit pas tout à fait à les définir. Comme la danse du ventre existe à l'intérieur de l'Islam sans l'épuiser.

\*

Une traduction peut vouloir un transfert d'idées mais gare à la glissade.

\*

Il n'aspire qu'à la justesse. Si aucune étincelle ne jaillit de temps à autre de ce rude silex, on s'en passera.

\*

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ont pu raconter Sartre ou Heidegger du néant, qui ne m'est pas plus familier que l'anti-matière. Mais le néant dans lequel Betty se propose de piquer une tête après sa mort me paraît moins plat et plus fécond, que les diverses hypothèses spiritualistes qui enlèvent du prix, du poids aux sentiments de notre courte vie. C'est la réduire à la trace argentée que laisse un escargot, fût-il Shakespeare. Plus riches, plus signifiants sont les actes et les paroles répercutés dans une autre vie spirituelle ou dans une réincarnation.

\*

Son Œdipe était roi.  
Le sphinx ou la sphyngé ? Demander au mangeur d'opium.  
Renéville protestait que Michaux n'avait goûté à la moindre drogue : témoin, son parfait équilibre, frappant dès l'abord.

\*

Il oubliait souvent de rendre grâce à Dieu quand les choses allaient bien. Mais ce matin-là, il rendit grâce à Dieu. Les cierges de N. ont brûlé clairs, sans vaciller. Leur flamme me touche autant que les prières accrochées aux arbres que récite le temps.

Quelqu'un met des cierges, quelqu'un d'autre les vole pour s'éclairer la nuit. Dieu reconnaîtra les siens, dit l'anarchiste qui oublie qu'il ne croit pas en Dieu.

\*

La nymphe Écho ne se pique pas d'être *économe* : sa racine n'est pas domestique.

\*

S'est élevé de moi tout à coup un essaim de hideuses gaudrioles. Qui suis-je pour être hanté souterrainement de la sorte ? Il est vrai que Paris vit sur des millions de rats.

\*

J'ai cru voir ce qu'il faudrait. Mais en fait je suis loin de le cerner distinctement. C'est parce que je ne sais encore exactement quelle sera la fonction de ces lignes, si elles seront posthumes ou anthumes, à quel lecteur elles s'adresseront.

\*

Elle achète du tulle, du rouge à lèvres, puis *Les Fleurs du Mal*. Au café où elle s'assoit, elle tombe sur « La Charogne ». Heureusement, le monsieur de la table voisine lui adresse un sourire.

\*

M'est rendu le nom de Gérard Philipe, qui renouvela si brillamment le Cid. Ai déjeuné chez lui rue de l'Odéon avec Perros. Mais les paroles se sont enfuies. Son nom sonne comme celui d'un petit porte-drapeau ou un tambour mort au combat. Tel le petit David quasi adolescent du musée d'Avignon. Qui flotte aussi en noir et blanc dans mon plus vieux souvenir de l'atelier de la rue Malebranche, où vivaient la Merline de Rilke et Pierre Klossowski.

\*

Fracas assourdissant de vaisselle. Bavardage d'enfants incessant. « Voulez-vous la télévision, monsieur ? – Non, surtout pas. » « C'est pas le lit qui est trop court, c'est vous qui êtes trop bas, mais il faudrait être deux pour vous remonter. » Tant pis. De toutes manières, pas une seconde de silence depuis que je suis entré ici. Pisserai-je ou ne pisserai-je pas en suffisance, voilà la question. Pour l'instant, aucune raison de mettre de la métaphysique dans l'affaire. Pas plus

que n'en a le prince Hamlet une fois que son fantôme de père lui a dit que ce salopard de Claudius lui avait versé du vif argent dans l'oreille et qu'il allait épouser maintenant sa putain de mère. Les viandes de l'enterrement n'ont pas refroidi et vont servir au repas de noce.

Restons à la situation, je vous prie. Que nous jouissions au Globe qui en veut pour son argent, ou à la Cour. Quel acteur avons-nous ce soir pour faire la Reine ? John ? Ah ! Il est par trop efféminé, il en remet. La reine n'est pas un travesti. Le thermomètre au pli de l'aine, s'il vous plaît. Le fil, il devait y en avoir un. Il fend une grosse motte de beurre salé devant ma mère, à St Malo, pendant la guerre de 14-18.

\*

Je ne retrouverai plus jamais le goût du sarrasin. Ce n'est pas une illusion, on ne le récolte plus de la même manière, on enlève l'enveloppe de la tige. Les Sarrasins ont laissé des traces jusqu'en Savoie. Les Donien, paysans comme les autres, ancrés depuis toujours dans ce village du Bugey savoyard, étaient évidemment des Sarrasins.

\*

« Je fais des crobards pour avoir des idées » me disait Jean. De même, je suis incapable d'avoir la moindre idée sans mots.

On me parlait d'un pourpoint à crevés. Ma cervelle est du même genre. Le temps surtout coule au travers.

Le temps s'arrête, écrivit-il. Et le Temps s'arrête, les avions ne peuvent même pas tomber du ciel.

\*

Milosz (le premier Milosz) a cru à la fin du monde à cause de sa mort prochaine. Intermède.

T. S. Eliot. On m'a dit que, quand il écrivait un poème, il ne savait pas s'il en écrirait jamais un autre. Le titre des « Quatre quatuors » ne lui a été donné qu'après coup. Rien de prémédité, donc rien de symbolique dans le chiffre 4. Profondément religieux. Profondément bienveillant.

Son destin l'avait placé dans l'Église d'Angleterre. En conséquence, ne se sentait pas le droit de se rattacher à Rome avant que son Église le fit.

Elyot, un de ses ancêtres, avait écrit *The Governer*, qu'on pourrait traduire par *Le Précepteur*.

\*

La petite musique de nuit. S'endormir quand résonnent les dernières mesures de la petite musique de nuit.

\*

La passerelle enjambée, convulsé de terreur. La moitié de moi-même voulant sauter à tout prix, l'autre moitié suppliant qu'on vienne me sauver. Je n'arrive pas à croire que le Créateur du Ciel et de la Terre puisse se soucier de moi le moins du monde. Mais après tout peut-être son amour se répand-il comme une inondation qui ne dédaigne pas les trous de serrure.

\*

Le fiel, ou quelque autre humeur d'un poisson, sont un baume pour les yeux de l'aveugle. Tobie.

Écrire à n'en plus finir pour épuiser la nuit. La nuit *que* les aveugles voient, dit l'aveugle de Milton qui retrouve le sonnet à l'italienne, oublié avec Shakespeare.

*J'ai cru voir ma défunte épouse, ma sainte épousée  
Ramenée à moi de la tombe, comme Alceste  
Par le grand Héraklès à son mari comblé :  
Arrachée à la mort, fût-ce blême et sans force.*

*La mienne, comme indemne de cette souillure  
Dont la Loi commandait qu'on lavât l'accouchée,  
Et telle que je me promets de la revoir  
Au ciel, sans nulle réticence, en plénitude,*

*Parut, vêtue de blanc aussi pur que son âme.  
Malgré ses traits voilés pour ma vue inventée  
Amour, bonté, douceur brillaient dans sa personne*

*Plus exquis qu'en aucun visage. – Oh ! mais vient-elle  
À se pencher sur moi, je m'éveille, elle fuit  
Et le jour aussitôt de me rendre à ma nuit.*

Avec Shakespeare :

*Garde-toi, quand je serai mort, de porter deuil  
Plus longtemps que ne sonne le glas monotone  
Grâce auquel le monde apprendra que je l'ai fui,  
Ce vil monde, au profit des vers, plus vils encore.  
Michel-Ange met pareillement en garde Tomaso Cavalieri pour le protéger de la médisance.*

L'amour socratique, brûlant d'amour, est chaste. Michel-Ange meurt dans les bras de Cavalieri qui poursuivra son œuvre d'architecte selon ses plans.

\*

J'ai dit que je ne renierai pas Jésus. Le Père Monchanin qui délivre le Christianisme de ses oripeaux occidentaux, déclare qu'il est impossible pour un Chrétien de faire pleinement l'expérience du Yoga parce que cela nécessite un suspens total de la foi en le Christ.

Le Père a beaucoup souffert, m'a dit l'infirmière le lendemain de la nuit où il est mort. À quoi bon, mon Dieu, à quoi bon ? Tout le monde, y compris lui-même, le savait mourant et la morphine était là. Pourquoi défier la vie ?

Vie et mort ne font qu'un. Il y a un phénomène vie-mort qu'il est absurde de dissocier en privilégiant arbitrairement la vie. Plutôt privilégier la mort formatrice, Shiva.

Se jeter sous les roues du chariot de Shiva. J'ai toujours eu grand pitié des malheureux qui se jettent sous le métro.

\*

Des voiles de religieuses battent sans bruit dans la nostalgie déconseillée du silence où défileraient les images parlantes, des idées...

\*

Dans mon enfance, nous faisons un petit détour par je ne sais quelle petite ville bretonne de l'intérieur pour aller voir un certain tonton très âgé, M. Espérikette (qu'espérait-il ?) sous prétexte que nous ne pourrions peut-être pas le revoir l'année suivante, visite qui se renouvelait d'année en année. Je trouvais cela une très mauvaise raison d'aller voir un très vieil homme qui n'avait aucun intérêt pour nous et pour qui il n'était nullement certain que nous en eussions. Je crois aujourd'hui que mes yeux d'enfant voyaient la nudité de ce vain détour par le morne Pays du Devoir Accompli.

\*

Parfois, j'ai soif de théologie. Je voudrais qu'on m'en lise. Sous la plume de certains toutefois, elle s'éloigne sous les traits flous d'une science dont le besoin se faisait généralement sentir.

\*

J'ai tant oublié que je mets parfois sur le dos de l'oubli des choses que je n'ai jamais sues.

\*

J'ai rêvé que la Mort était une chienne qui rôdait dans la campagne « au soir d'une bataille » et léchait le visage de ceux qu'elle avait choisis. J'ai rêvé que je demandais la permission de rêver cela.